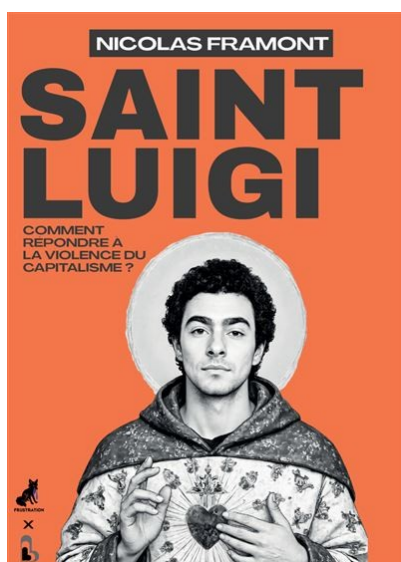


NICOLAS FRAMONT – « SAINT-LUIGI »

Nicolas Framont est un sociologue français, co-fondateur du « Frustration Magazine ». Il écrit en 2025 l'essai qui nous intéresse ici : « Saint-Luigi. Comment répondre à la violence du capitalisme » ?



Le 4 décembre 2024, Brian Thompson est assassiné alors qu'il marchait sur le trottoir en direction de l'Hôtel Hilton du quartier Midtown, à New York. Il se rendait à l'assemblée générale annuelle des actionnaires de l'entreprise dont il était le PDG, United HealthCare, lorsqu'un individu cagoulé a tiré à trois reprises dans sa direction, pour le transpercer de deux balles, l'une dans le mollet droit et l'autre dans le dos. C'est vraisemblablement cette dernière balle qui entraîna la mort de Brian Thompson, quelques minutes plus tard. (...) Brian Thompson avait 50 ans lorsqu'il est mort sur un trottoir, sans avoir pu voir son meurtrier, sans avoir pu prononcer le moindre dernier mot. Il était père de famille, venait d'un milieu modeste, se rendait sans doute le pas léger vers cette assemblée d'actionnaires et il a perdu la vie, de bon matin. Mais est-ce vraiment honnête de s'arrêter là? Peut-on parler de cette affaire sans contexte?

Rajoutons du contexte. L'entreprise, United HealthCare est une assurance santé privée aux Etats-Unis, qui s'est spécialisée dans le refus de remboursement de soins, jusqu'à atteindre un taux de rejet de 29 % en 2024. Derrière ces chiffres, ce sont avant tout des pratiques mises en lumière par différentes enquêtes, mettant en danger la santé de milliers de patients, pour augmenter les profits de l'entreprise de 12 à 16 milliards d'euros entre 2021 et 2023. *L'accumulation financière de Brian Thompson est directement rendue possible par les invalidités à vie, les pertes de chance de survie et les décès des milliers de patients à qui des soins postopératoires ont été refusés.* (p.15)

L'individu cagoulé et coupable présumé est Luigi Mangione, un jeune homme de 26 ans au moment des faits, sans antécédents criminels, qui a agi seul, charismatique (voire « sexy » selon certains médias qui ont couvert l'affaire), en bref, une personne « banale ». Alors que son acte est extrêmement violent et complètement répréhensible (ce que Nicolas Framont ne nie aucunement), et dans un contexte où la violence politique est très peu acceptée dans l'opinion publique, après son arrestation, des vagues de soutien apparurent sur les réseaux sociaux, pour ériger Luigi Mangione en Saint, comme une personne qui a sacrifié tout ce qu'il croyait être pour une cause supérieure.

Nicolas Framont s'intéresse à cette affaire en ce qu'elle peut nous révéler des évolutions sociologiques sur la perception de la violence dans un régime capitaliste.

1. La violence par Power Point

Depuis plusieurs années, la sociologie enquête sur les décisions ayant mené à une dégradation du système de santé français : il s'agit de décisions politiques plus que du fruit du hasard ou d'une nécessité historique. Or, ces décisions se prennent dans des lieux politiques ou des conseils d'entreprise, au point qu'on en oublie le lien que ces décisions ont avec le réel, c'est-à-dire avec des décideurs et avec des vies impactées par ces décisions.

Parce qu'ils sont protégés par leur entourage et par des professionnels dédiés, parce qu'ils prennent des décisions via des PowerPoint où la violence de leur action est invisibilisée, parce que l'argent qui coule à flot les pousse à ne pas s'intéresser aux conséquences de leurs actions, les membres de la classe dominante des pays capitalistes dorment très bien la nuit. (...) Parce que tout est fait pour qu'ils ne soient pas conscients des conséquences de leurs actions et parce que ces conséquences touchent des individus qu'ils ne considèrent pas, (...) comme des égaux, les membres de la classe dominante sont en fait structurellement placés dans une situation d'irresponsabilité totale. Être responsable, c'est devoir rendre compte de ses actes. Agir en responsabilité, c'est mesurer leurs conséquences. Ni l'un ni l'autre n'arrive aux membres de la classe capitaliste. (...) La mort donnée par Power Point ne compte pas : ne sont des criminels que des gens qui ont appuyé sur la gâchette alors que l'on peut, par l'envoi d'un courriel contenant des directives, en votant une loi, en payant des commerciaux ou des consultants, faire bien plus de morts d'un seul coup. Rappeler une telle réalité, c'est rompre un tabou. (pp. 49-52)

Le sociologue Edwin Sutherland parlait déjà en 1939 de « criminels en col blanc », pour des « crimes commis par une personne respectable et de haut rang social dans le cadre de sa fonction ». Ces criminels bénéficient d'un traitement judiciaire et médiatique spécifique.

2. La violence au sein du dialogue social

Le dialogue social est un outil de gestion de la violence : il y a un enjeu pour les classes dominantes à transformer la colère sociale en discussion calme et démocratique, pour éviter que la colère ne se transforme en violence. Framont décrit ce processus, par le biais des élections et des médias, où il règne néanmoins une certaine omerta politique, empêchant un réel changement. L'action radicale peut en ce sens apparaître comme une stratégie, pas forcément consciente, pour briser cette omerta, pour susciter de l'intérêt médiatique sur une cause, pour rendre visible des responsables.

Dès les années 1900, les stratégies d'action directes sont remplacées par le dialogue social, comme forme de négociation sans rapport de force. Les conséquences ? Les actions deviennent plus « symboliques », plus prévisibles, et se crée une classe de professionnels de l'action revendicative, comme les syndicalistes, qui selon Framont, « obtient l'oreille de la classe dominante en échange de sa canalisation des tentatives populaires de faire usage de violence » (p.86)

3. Une classification de la violence

Framont opère une classification de la violence – en ce qui concerne la contestation sociale. Il y a en a différentes formes :

- Verbale : viser à porter atteinte à l'honneur ou à la réputation ;
- Économique : perturber la production de biens/ de services ;
- Envers les biens : détruire ou dégrader des objets ou des machines ;
- Envers les personnes : à degré variable.

Pour différents effets : choquer, attirer l'attention sur une cause, effrayer la classe dominante, la faire chanter, voire plier, lui enlever son pouvoir, et donc la neutraliser, ...

Pour analyser la violence au sein d'un mouvement social, il s'agit donc de se poser deux questions : une question pragmatique - est-ce que ce recours à la violence, ça marche ? – et une question morale - est-ce que cela amoindrit notre humanité ? Dans le cas du meurtre, souvent, cela ne répond positivement à aucune des deux questions : il est tellement réprouvé moralement collectivement, que cela ne fonctionne pas pour faire évoluer une cause en son sens. Alors, comment comprendre le cas de Luigi Mangione ?

4. Luigi Mangione : une personnalité qui questionne la militance

Dans les médias ou sur les réseaux sociaux, Luigi Mangione est décrit par sa personnalité, avant d'être décrit par son acte. Il est jeune, d'origine aisée mais pas trop, et a été lui-même victime de ses assurances de santé, comme plein d'autres américains. Il a agi seul, dans cette vendetta apolitique, ce qui est perçu comme un gage de sa sincérité (« cet homme aligne ses idées avec ses actes ») et permet une identification du plus grand nombre à ce que Framont qualifie un « OVNI dans l'histoire du terrorisme anticapitaliste ». Grâce à tout ceci, Luigi Mangione n'a pas été traité comme un militant, appartenant à un collectif, comme ceux qui ont pu commettre aux Etats-Unis des attentats terroristes. Son côté inclassable est justement ce qui permet de s'identifier à lui, pour un « lambda ». Il y a un récit de la vengeance qui se crée autour de lui, presque comme un personnage de fiction. Le fond (son acte et les raisons qui l'ont mené à le faire) s'emmêle à la forme (à quoi il ressemble, ce qu'il renvoie comme imaginaire esthétique), en ce qui concerne le jugement public de cette affaire.

Aujourd'hui, l'action collective est désertée notamment parce que « l'action militante perdante n'attire personne » (p.133), mais un déchaînement de la violence n'attire pas non plus. Les deux freins majeurs à l'action militante violente sont d'être impopulaire et d'amener de la répression. Pourtant, notre époque est caractérisée par une montée en violence de la classe dominante. Luigi Mangione vient briser le mythe de l'invincibilité de la classe dominante. Comment contrer une brutalité croissante sans perdre de vue la perspective d'une paix égalitaire à la place de l'actuel calme oppressant ?

Framont, avec une analyse de sociologue, nous invite à nous poser une série de questions philosophiques sur la violence :

Comment juge-t-on la violence dans nos sociétés ? Comment cette violence est-elle rendue visible ou invisible ? Quel impact cela peut-il avoir sur nos jugements et notre système de justice ? Comment est-ce que cela participe à créer des narrations autour de la violence, de ses acteurs et de ses victimes ?

Le pacifisme moral présente-t-il ses limites ? Peut-on penser certaines formes de violence, au sein d'un pacifisme stratégique, comme moyen au service d'une fin qui évite de la violence et de la souffrance à un plus grand nombre ? Quelle typologie de la violence peut-elle nous aider à penser des stratégies de changement ? La question de l'usage de la violence peut-elle se poser de façon uniquement pragmatique ou morale ?

Comment la façon de raconter l'histoire et les histoires produit comme effet sur imaginaires, individuels et collectifs, et sur les révolutions possibles à venir ?

Ces questionnements stratégiques sur l'usage de la violence peuvent-ils faire fi de la question de rendre les combats désirables à un plus grand nombre ?